

ARLL

4/17



X

Le 10-12-09

Monsieur Henri

Pour la ~~impression~~ impression de la Guirlande
des Dieux. Veuillez :

1. Réviser la tite pour la fin de
tirage

2. Chaque page en belle page, sur
la première page les deux
premiers quatrains de la tite
de la suite au verso

3. Si la page se termine côté
fin de la page, laissez le verso
en blanc.

Pour m'obliger en donnant les épreuves
en triple (donc 3 épreuves de la
même feuille) le plus tôt possible
Veuillez bien de vous!

Hamm

X

*Un homme et /
ou double S. r. p.*

Albert GIRAUD

+ 15

LA GUIRLANDE DES DIEUX

Le Sang des Roses

~~L'Ombre rouge~~ — Poèmes anciens et nouveaux

+ 15



BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR

20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

+
1910

15

DU MÊME AUTEUR

- La Scribe Bruxelles, Hochsteyn, 1883.
Pierrot Lunaire Paris, Lemerre, 1884.
Le Parnasse de la Jeune-Belgique. . . Paris, Vanier, 1887.
Hors du Siècle (première partie) . . . Paris, Vanier, 1888.
Pierrot Narcisse. Bruxelles, Lacomblez, 1891.
Les Dernières Fêtes Bruxelles, Lacomblez, 1891.
Hors du Siècle (deuxième partie) . . . Bruxelles, Lacomblez, 1894.
Hors du Siècle (édition définitive) . . Bruxelles, Lacomblez, 1897.
Héros et Pierrots Paris, Fischbacher, 1898.
Victor Hugo Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
Alfred de Vigny Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
Anthologie des Ecrivains belges . . . Bruxelles, Dechenne, 1908.
La Guirlande des Dieux (ouvrage cou-
ronné par l'Académie française) . . . Bruxelles, Lamertin, 1910.

3 Epaves

Albert GIRAUD

15

LA GUIRLANDE
DES DIEUX

L'ombre rouge

~~L'ombre des Roses~~

— Poèmes anciens et nouveaux

15 15

~~1000~~

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

1910

DU MÊME AUTEUR :

- Pierrot Lunaire.. .. .
- Pierrot Narcisse. .. .
- Les Dernières Fêtes .. .
- Hors du Siècle .. .

9

La Guirlande des Dieux/ 15

~~La Guirlande des Dieux~~ / ^{L'ombre rouge} — Poèmes anciens et nouveaux / 15 / 5

Albert GIRAUD,

15

LA GUIRLANDE
DES DIEUX

L'ombre rouge

~~L'ombre des Roses~~

~~Paris~~ — Poèmes anciens et nouveaux / 15 / 5

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR

20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

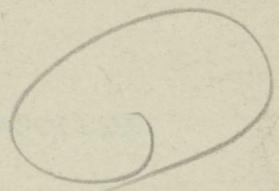
1910

A MONSIEUR SYLVAIN BONMARIAGE

A vous, mon cher ami, pour vous remercier du joli spectacle
que nous donnent votre talent et votre jeunesse, ces poèmes ~~qui~~,
sans votre affectueuse insistence, seraient peut-être restés des
songeries.

A. G.

Dont la plupart,



LA GUIRLANDE DES DIEUX

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit;
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

SAINTE-BEUVE.

LA NOSTALGIE D'APOLLON

Prince en exil, chassé du pays de clarté,
Condamné par le sort à m'incarner sans cesse,
Je suis dans les cerveaux rétifs à la beauté
Comme un vivant désir de grâce et de noblesse.

Je fus Dante, léché par le feu souterrain,
Shakspeare au vaste cœur plein de cœurs en émeute
Et Beethoven soufflant dans sa trompe d'airain;
Parmi les orangiers de Rome, je fus Goethe.

Je fus Schiller, et puis Henri Heine l'archer/
Je fus Victor Hugo debout sur son rocher,
Et j'ai scandé ses vers au rythme de mon aile.

Mais leur sombre génie est pour moi trop humain ::
J'ai peur du possédé que je serai demain
Et je regrette encor la Grèce maternelle.

LES DEUX AMIS

14
Dans le rayonnement de la lumière blonde
Que répand/ce matin/la grâce du printemps,
Parmi les jets d'eau vive et les rameaux flottants,
Nous goûtons sur ce banc la douceur d'être au monde.

La divine clarté lentement, comme une onde,
Dans un silence d'or pleut des cieux éclatants
Et verse à flots vermeils dans nos cœurs inconstants.
Le rire intérieur d'une ivresse profonde.

14
Le dieu resplendissant auquel nous nous offrons
De son doigt radieux trace sur nos deux fronts
Le signe de la Lyre avec des étincelles;

Et nos esprits jumeaux, tout gorgés de soleil,
Sentent vibrer en eux d'un tremblement pareil
Les poèmes futurs et les amours nouvelles.

LE VERT LAURIER

La fille du devin Tirésias, Daphné,
Loin du Dieu dont elle a repoussé la prière,
Dans la saulaie ombreuse, à l'heure coutumière,
Dénude pour le bain son corps prédestiné.

15
Elle rit, sans penser à l'amant dédaigné;
Mais elle trempe à peine un pied dans la rivière
Qu'Apollon tout en or fait un bond de lumière
Et lui brûle la chair d'un baiser forcené!

Elle s'enfuit; il vole; il l'atteint, enfin lasse,
Lorsqu'il voit brusquement la nymphe qu'il enlace
Transformée en laurier dans ses bras verdoyer!

16
— C'est pourquoi, désormais, dans le fond de son âme
Le chanteur le plus noble aime le vert laurier
Et la Gloire a parfois un caprice de femme!

LE VISAGE D'APOLLON

17
Sur la montagne d'or, Apollon Musagète
Est là debout, jouant de la lyre et chantant.
L'azur au front le baise et la lumière en fête
Allume sur sa lèvre un sourire éclatant.

De son vaste sourire une joie infinie,
O mon enfant, jaillit comme un torrent vermeil,
Et tu sens tout à coup un bondissant génie
Se lever dans ton cœur comme un jeune soleil.

18
Chante la vie, ô mon enfant! La vie est belle
Et joyeuse, la vie est un présent divin!
Aspire par les yeux la clarté qui ruisselle!
Bois la flamme puissante et douce, comme un vin!

Et danse en son honneur une danse sacrée,
Danse comme le vent, danse comme un rayon!
Écris de ton corps souple une frise dorée
Pour le fronton rêveur d'un futur Panthéon!

Mais quel caprice obscur arrête ton délire?
Pourquoi, danseur imberbe, interrompre ton jeu?...
Quoi! tu veux, le hissant jusqu'à son clair sourire,
Contempler de tout près la face de ton Dieu? / E

Eh! bien! contemple-la, mon enfant! mais prends garde!
Ce masque qui d'en bas semblait joyeux et doux
Frémit d'une fureur épouvantable et darde
Des regards empennés d'éclairs rouges et roux.

Que dis-tu de ces yeux de haine et de colère,
De ce rire féroce et de ce front bombé?
Et des ordres de mort qui de sa bouche amère
Tombent sur Marsyas ou bien sur Niobé? 19

Honte au fou dont les doigts blessent la grande Lyre,
Au poète par qui la Laideur a chanté!
Apollon le foudroie en éclatant de rire,
Ivre du sang versé pour venger la Beauté.

20
Tu connais maintenant l'effroyable visage/
Redescends sur le sol, l'âme passée au feu,
Et jure, ô mon enfant! par un serment sauvage,
Jure-moi de servir et d'imiter le Dieu! /

Blanche

21

LES TROUPEAUX D'ADMÈTE

Poète confondu parmi les âmes viles,
Toi qui rêves les Dieux, connais-tu bien leurs jeux?
Souviens-toi qu'Apollon aux besognes serviles
Sut incliner l'orgueil de son cœur orageux.

Admète dut parfois, à l'heure coutumière,
Sous le soleil couchant se retourner pour voir
Le tranquille berger aux cheveux de lumière
Qui menait en chantant les bœufs à l'abreuvoir!

Les Dieux de ces temps-là, même dans une étable,
Gardaient le vieil esprit de leur race indomptable :
Sous le sayon du pâtre ils restaient fiers et beaux.

22

Mais les Dieux d'à présent ont des âmes si plates
Que, lorsqu'ils sont forcés de paître les troupeaux,
On les voit devant eux courir à quatre pattes!

23

LA MORT DE MARSYAS

Aujourd'hui, devant tout le peuple de Célène,
Dont la foule en émoi couronne le vallon
Comme un vin écumeux une coupe trop pleine,
Marsyas acclamé lutte avec Apollon.

Une plèbe enfiévrée aux milliers de têtes,
Esclaves, portefaix, bouviers, pâtres, bergers,
Lourds comme leurs fardeaux, velus comme leurs bêtes,
Déborde à flots houleux sur l'herbe des vergers.

(

Plus haut, dans le palais, sous les nobles portiques,
Les prêtres, les devins, les princes et les rois,
Laisant errer au loin leurs yeux hiératiques,
Se dressent en silence, ironiques et froids.

Et cachés aux yeux vils, sur des nuages roses,
Comme une frise au front du palais radieux,
Habillés de lumière et couronnés de roses,
Se penche en souriant un tribunal de Dieux.

Mais du peuple s'élève une clameur farouche
Comme le cri d'un homme en proie au mal sacré :
Tout nu, comme pour mordre ouvrant sa rude bouche,
Surgit en plein soleil le satyre effaré.

Roulant d'affreux biceps dans un effort risible,
Ses bras de grand bossu tracent des gestes fous
Comme s'il terrassait un lutteur invisible,
Et des lueurs de haine allument ses yeux roux.

Il chante à plein gosier un poème en tumulte,
Et mêlant aux vers faux les mots estropiés, /
Crispe vers le palais dont le luxe l'insulte
De monstrueuses mains, plus viles que des pieds!

« Qui donc a jamais vu ces êtres de lumière,
Ces Dieux nés de l'azur du ciel et de la mer?
Hésiode a créé leur beauté coutumière,
Phidias dans le marbre imaginé leur chair.

« Ils ont menti tous deux et leur double mensonge /
D'âge en âge plus lourd/accable nos cerveaux : /
Nous en avons assez de resonger leur songe!
L'homme seul est un Dieu pour les hommes nouveaux! 4

« Est-ce que vous croyez que ces formes sont belles?
Est-ce que je ressemble à ces pâles Dieux morts?
Mes yeux sont-ils de pierre? Est-ce que j'ai des ailes?
Les Dieux ont-ils l'odeur du limon dont je sors?

« Est-ce que leurs Vénus, de marbre et d'or vêtues,
Ont jamais allumé le désir de vos yeux?
Nouez un col de chanvre à ces vieilles statues /
Jetez-les bas dans l'herbe et nous serons les Dieux! //

« Alors, ayant enfin délivré la nature
De la fausse beauté qui voilait sa splendeur,
L'homme découvrira dans chaque créature
La farouche beauté de l'antique laideur.

« Et les chanteurs futurs, le cœur gonflé d'audace,
Ayant chassé les Dieux de leurs calmes sommets,
Pour célébrer mon Jour danseront la cordace
Sur la lyre brisée et muette à jamais! »

26

Et le voici danser sa frénétique danse,
Essuyant à ses poils son visage qui luit,
Et marqué du talon la boiteuse cadence
De son ode en sueur aussi laide que lui!

ant

Et le peuple applaudit la danse triomphale,
Et des clameurs de haine et des cris délirants
Du vallon vers l'azur éclatent en rafale
Et puis meurent aux pieds des Dieux indifférents.

Quelquefois cependant un frais et joyeux rire
S'échappe du fronton du temple où sont les Dieux ::
Redressant tout à coup la tête, le satyre
Croit entendre passer un oiseau dans les cieus.

Et de nouveau les cris de la foule en démente
Roulent vers Marsyas avec un tel élan
Que le blasphémateur cynique recommence...
— Mais soudain Apollon s'avance étincelant!

C'est bien le Dieu vermeil avec sa face claire
Et ses grands yeux profonds qu'on voit brûler de loin ::
La plèbe à son aspect pousse un cri de colère ;
Un bouvier l'interpelle et lui montre le poing.

27

Mais d'un geste il répand la flamme et le silence ;
La lyre au galbe fier a vibré sous ses doigts ;
Son ode de son aile emplit le ciel immense ;
Et l'on entend chanter le soleil dans sa voix :

« O plèbe au front étroit! Pourquoi ces clameurs vaines?
Pourquoi ces gestes fous? Pourquoi ces ombres yeux?
C'est du lait de ta chair et du sang de tes veines
Que sont nés, malgré toi, les impassibles Dieux!

« Ne reconnais-tu pas dans ces êtres de proie
Ton désir de survie et d'immortalité?
Ta volupté déçue a rêvé notre joie,
Ta laideur au miroir rêvé notre beauté.

« Silence au chèvre-pieds stupide qui nous nie!
Silence au peuple abject des bouviers effrayés!
Nous sommes ton orgueil, ta force et ton génie!
Nous ne pouvons mourir, car tu nous a créés!

« Et maintenant encor, chaque jour tu nous créés!
Chaque fois qu'un soldat vers toi revient vainqueur,
Qu'un penseur, visité de visions sacrées,
Élève jusqu'à lui ton misérable cœur;

29

« Qu'un héros, maîtrisant une tourbe grossière,
Arrête sa fureur d'un geste souverain/
Que de ta race ~~obscura~~ une œuvre de lumière / *différente* /;
Jaillit en rythmes fiers sur la lyre d'airain/ /;

« Chaque fois de nouveau nous naissons dans les âmes,
Et les astres au front, sous nos robes de feu,
Plus jeunes et plus beaux, subtils comme des flammes,
Nous rentrons en chantant dans notre Olympe bleu!

« Quant à toi, chèvre-pieds, toi dont le poème ivre / *E*
Chancelle avec ton ombre au soleil outragé,
A ton crime éclatant tu ne peux pas survivre :
L'art que tu blasphémas par nous sera vengé!

38
« Ton chant rauque a troublé la fête de la vie;
Ton geste impur souillé la chasteté du jour;
Ton verbe a fait lever la colère et l'envie
Dans les esprits ~~obscur~~ privés du don d'amour! / *ingrats*

« O monstrueux semeur de haine et de rancune,
Chantre de la démence et de / *l'absurdité* / !
Comme une chienne obscène aboyant à la lune,
Ta strophe épileptique aboie à la beauté!

29-30

« Tu mourras, mais avant d'exhaler ta laide âme,
Jette un dernier regard au fronton du palais :
Les grands Dieux contre qui jappait ton ode infâme,
Les impassibles Dieux sont là! Contemple-les! »

Et le fou voit soudain dans ses ~~fousses~~ prunelles / *viles*
Entrer avec l'éclair les divins méconnus,
Et gardant dans ses yeux leurs formes éternelles,
Ayant nié les Dieux, meurt de les avoir vus!

31

LE MESSENGER

Pensive sur un beau paysage étranger
Dont le calme sommeil est doux comme un sourire,
La Nuit silencieuse et magique respire,
Évoquant dans son rêve un divin messenger.

Est-ce le tremblement de l'aube qui va luire
Ou l'unanime essor d'un essaim passager ?
Soudain voici dans l'air héroïque et léger
Le battement d'un vol invisible bruire !

Et flèche vive, oiseau de flamme, éclair joyeux,
Portant dans ses yeux pers la volonté des Dieux,
D'un bond vermeil coupant en deux la nue obscure,

Des ailes à son sceptre et dans ses cheveux blonds,
Des ailes au chapeau, des ailes aux talons,
S'abat dans la clarté, tout en ailes, Mercure !

L'ENFANT EROS

Sans autres flèches que ses yeux aux longues flammes,
Dans les roses, tout en soleil,
Ainsi qu'un tourbillon vermeil,
Voici passer l'enfant Eros, le chasseur d'âmes !

Sans autre torche que sa chair de fleur qui brûle
Et que sa bouche aux plis ardents,
Sa langue rose entre les dents,
Il passe, et sa toison se mêle au crépuscule !

Sans autre bandeau que son ivresse méchante
Et sa fureur d'être adoré,
Il cherche, le chasseur sacré !
La blessure qui rit et la douleur qui chante !

Ainsi, fleau divin, dans la beauté des choses
Il passe ; sur ses flancs frisés
Pendent les cœurs martyrisés,
Et leur sang rouge et noir dégoutte sur les roses !

33

34 / é

SATURNE

35
O frère au front marqué du signe de Saturne!
Enfant d'automne épris d'un idéal amer!
Quel étrange sanglot dans ton esprit nocturne
Se répand comme un clair de lune sur la mer?

Autour de toi la gloire ouvre ses fleurs magiques/
Le suppliant amour rôde comme un parfum;
Mais tu tournes ailleurs tes regards nostalgiques
Afin de pouvoir mieux le regretter défunt!

Et lorsque le hasard, complice de la vie,
Te jette dans les bras un beau rêve à baiser,
Ta chair, en étreignant sa chimère assouvie,
Ne lui pardonne pas de se réaliser!

36
O misérable amant! ô folle créature
Qui cherches dans la joie un motif de souffrir!
Je retrouve en ton cœur que le bonheur torture
Mon cœur plein d'amours morts qui ne veut pas mourir!

43
LE BAISER DE DIANE

Diane, cette nuit, très chaste et très hautaine,
Fantôme vert et bleu sous ses voiles tremblants,
S'avance lentement par la forêt lointaine/
Les chiens du clair de lune autour de ses pieds blancs.

Un rêve émané d'elle argente la clairière;
Les choses ont perdu leur forme et leur couleur;
Sous le rayonnement de sa froide lumière
L'illusion partout s'ouvre comme une fleur.

Les arbres sur le ciel font des gestes de givre;
Des papillons nacrés neigent dans la clarté;
Avec ses beaux yeux pers Diane errante enivre
D'un mirage d'hiver la chaude nuit d'été.

Et la déesse ainsi, peuplant de son visage
L'eau pensive ravie aux feux mornes du jour,
Sous ses longs voiles blancs, semblable au paysage,
Verse au monde assoupi sa beauté sans amour.

Mais les chiens tout à coup ont dressé leurs oreilles :
Sur l'herbe, désigné par un prochain rayon,
Insoucieux et nu, voici que tu sommeilles,
Une rose à la bouche, ô jeune Endymion !

Et Diane interdite et d'abord courroucée
Voudrait lancer sur lui ses chiens ivres de sang ;
Mais les blancs lévriers de leur langue glacée
Lèchent les blondes mains du dormeur innocent.

O doux et longs cheveux, pareils aux moissons mûres !
Front calme où l'on devine un poème frémir !
Seins en rêve portant à leurs pointes des mûres !
Giron frisé qu'Eros choisirait pour dormir !

O bouche de puceau, si rouge sous sa rose !
O rythme parfumé de son souffle léger !
Le charme est si grisant de sa chair blonde et rose
Qu'il vous prend à la gorge un ~~besoin~~ de pleurer !

Sur l'éphèbe endormi la Déesse se penche,
Et des lèvres de lune, en secret, un moment,
D'une unique morsure éternellement blanche
Ont marqué pour toujours les lèvres de l'amant !

Et ce baiser furtif jette une telle flamme
Que Vénus Astarté, du haut du mont sacré,
Sentant soudain bailler le néant de son âme,
Lance dans la nuit claire un cri désespéré !

47

HÉCATE

La Lune a de longs baisers froids
Comme ceux des reines stériles
Que des concubines fertiles
Chassent de la couche des rois.

Elle pleure sur les beffrois
De blanches larmes inutiles,
Prosternant ses clartés subtiles
Au pied des implacables croix.

Mais elle interrompt sa prière
Et soudain se relève, fière
De sa pâle infécondité.

Et son méchant œil sans paupière
Envoie au loin la cruauté
De son hystérique lumière.

48

49

VÉNUS PUNIE

Seule, l'esprit mordu d'un désir furieux,
Son corps souple vêtu d'une légère flamme,
Au tomber de la nuit, Vénus, déesse et femme,
S'échappe du palais en ruines des Dieux.

Où donc, toutes les nuits, sans char ni tourterelles,
Sans cortège dansant d'amours rieurs et fous,
Pâle, un rêve tragique au fond de ses yeux roux,
Où donc court-elle ainsi, déguisée et sans ailes ?

Les bergers qu'elle aima sont morts depuis longtemps ;
Et les femmes ont beau le chanter dans leurs veilles,
Le doux nom d'Adonis, s'il frappe ses oreilles,
Ne lui rappelle plus le drame du printemps.

30
Vénus, grâce des flots, toujours divine et belle,
Par le sort condamnée à vivre sans amant,
Jusqu'à la fin des jours traîne ce châtement
De porter un cœur mort dans sa chair immortelle.

Chaque nuit, parmi nous, farouche, elle descend,
Toute sa vie ardente en ses yeux concentrée,
Et sur la terre en proie à la fièvre sacrée
Rôde, larve de feu, sous sa robe de sang.

Partout où l'amour joint deux bouches convulsives,
Où la misère en leur râle de volupté,
Dans les hautes maisons de l'énorme cité,
Dans les bouges fumeux, les ruelles lascives,

Par les docks du vieux port où le fleuve bruit,
Par les ravins pierreux des pensives banlieues,
Sur le bord des talus où dans des ombres bleues
Grandit l'œil blanc d'un train qui traverse la nuit,

Et les bars où dans l'or qui pleut des plafonds roses,
Les filles, sous l'archet des Tziganes frôleurs
Mêlent ~~à~~ un ballet de sons et de couleurs
Leur gorge épanouie en corbeilles de roses,

31-32
Vénus rôde, épiant les couples amoureux,
Hâtant de ses regards les prochaines délices,
Dans les chambres d'amour ou les jardins complices,
Comme un rayon subtil se glisse derrière eux.

Comme eux elle s'abat dans la soudaine alcove,
Roule, les bras en croix, dans le blé saccagé,
Et penchant sur leur lutte un masque ravagé,
Secoue à poings nerveux sa chevelure fauve,

Et buvant par les yeux l'écume des baisers,
Béante, tour à tour courbée et redressée,
Comme une torche en feu par le vent dispersée,
Elle fait sur leur front des gestes embrasés.

Et quand, leur arrachant un étrange sourire,
Bestial et divin, l'âpre spasme les tord,
Et leur faisant râler une joyeuse mort,
Répand sur leur beauté l'ivresse du martyr,

Avide, insatiable, avec un long cri sourd,
Elle aspire d'un trait ces visions lascives,
Et gardant dans ses yeux leurs images captives,
Elle fuit, emportant des dépouilles d'amour!

53

ZEUS

Sous la couronne d'un vol d'aigles immobiles,
Ses larges yeux fermés pour un rêve éternel,
Zeus contient dans son sein tous les Dieux inutiles;
Et seul remplit l'abîme éblouissant du ciel.

15

Depuis toujours il dort son sommeil solitaire
Dont rien dans l'avenir ne le réveillera :
Il roule dans sa nuit les soleils et la terre/
Rêvant tout ce qui fut et tout ce qui sera.

15

Notre orgueil forcené pendant une heure brève
Croit agir et s'épuise en gestes décevants :
L'action tant vantée, ô vertige ! est un rêve
Inspiré par son rêve à des rêves vivants.

54

Le désir de créer dont notre âme est rongée
Lui-même n'est qu'un jeu de son rêve sans fin,
Et l'œuvre de beauté que nous avons songée,
Le songe indifférent de ce songeur divin.

55

L'ombre rouge

~~L'ombre rouge~~

~~L'ombre des Roses.~~

96

L'ombre des roses.

97

L'ombre rouge

LADIEU

Afin de nous armer contre le sort méchant
Et l'absence qui nous effraie,
Viens goûter avec moi l'ivresse du couchant
Dans la paix de la roseraie/

Sur le banc coutumier, sans parler, viens l'asseoir :
Une grâce fière circule
Dans l'air voluptueux avec le vent du soir
Et la splendeur du crépuscule.

Vois! les ardents rosiers, comme nous amoureux,
De leurs branches rouges et roses
Sur nos cheveux mêlés et sur nos fronts fiévreux
Penchent en chœur toutes les roses.

58

Reste ainsi frémissante et belle de tes pleurs,
O pâle tête trop aimée!
Les yeux fermés, parmi l'enchantement des fleurs,
Dans l'ombre rouge et parfumée.

Reste ainsi, sans parler, telle que tu m'aimais,
Parmi leurs feuilles odorantes,
Que je puisse fixer ton image à jamais
Dans mes vers aux rimes mourantes!

Et pour que les amants, s'ils lisent, quelque jour,
Ce doux poème où tu reposes,
Devinent, évoqué, par son relent d'amour,
Ton visage à l'ombre des roses!

59

LA BIENFAITRICE

Elle vient, je l'entends, douce et belle, des palmes
Et des rameaux fleuris dans ses blanches mains calmes
Et de très lourds pavots et des lys ténébreux,
Douce d'avoir frôlé le front des malheureux,
Belle d'avoir bercé l'éternelle misère,
Et son silence a des murmures de rosaire.
Sa robe pâle, où tous les yeux qu'elle a glacés
Ont laissé pleurer l'or de leurs regards lassés,
Est bonne et maternelle à tous, comme la terre.
Elle apparaît, sereine, au chevet solitaire
De tous ceux dont la vie a brisé la fierté,
Penche sur leur détresse un profil de clarté
Et cachée à demi sous sa grande aile sombre
Les baise tendrement sur la bouche, dans l'ombre,
Et pour mieux endormir la douleur des amants,
Bienfaitrice féconde en chers raffinements,
Communique au baiser de ses lèvres sacrées
L'inoubliable goût des lèvres préférées.....

60

61

L'APPARITION

C'est l'Enfant des enfants, l'âme et l'amour des dieux, / d
Né du premier baiser de la mer et des roses,
Qui garde en un sourire étrange et sérieux
L'infini de la chair entre ses lèvres roses;

L'enfant dont les yeux verts, pleins d'un vaste regret, / 1/2 1/8
Les yeux couleur de mousse et de forêt mouillée,
Cachent obscurément comme un trésor secret
Les lointaines douleurs d'une étoile exilée.

62
Il apparaît un jour à ceux qui l'ont rêvé,
Puis s'envole. Leur rêve, hélas! inachevé
Se nourrit à jamais d'une image inféconde.

Je l'ai vu. Désormais, ô mes yeux, tout est vain.
Et j'expire, pareil à ce page romain
Qui mourut pour avoir regardé la Joconde.

63

LA VOIX PERDUE

Je t'aime, ô mon désir! et depuis que je t'aime,
Depuis que ton automne en mon cœur est entré
Comme un soleil couchant splendide et mordoré,
Je suis jaloux, non pas de toi, mais de moi-même. / ;

Jaloux des jours ingrats, jaloux des jours lointains
Où je te trahissais avant de te connaître;
Jaloux du vieux passé qui s'obstine à renaître,
Jaloux des baisers morts et des regards éteints. / ;

64
Jaloux de l'être vil et de l'âme vulgaire
A qui j'ai demandé l'infini de l'amour,
Et jaloux de la voix — de cette voix d'un jour! —
Que je faisais chanter en lui parlant, naguère.

65

CLAIR DE LUNE

Contemple ce soir taciturne !
La lune monte au firmament
Et sur le cœur du ciel nocturne
Se repose amoureusement.

Sur le lac dont elle remue
L'onde heureuse aux reflets tremblants,
L'haleine de la brise émue
Passe et repasse en baisers lents.

Doux accord ! Union touchante
Des choses faites pour s'unir !
Mais les cœurs où le désir chante
S'uniront-ils dans l'avenir ?

67

FLORISE

Sur le lit de plaisir jonché de fleurs flétries /
Florise, dans l'orgueil de sa maturité,
Couve de ses grands yeux aux paupières meurtries
L'enfant qu'elle a fait homme avant la puberté.

Il est beau comme un soir de printemps sur les roses,
Et doux comme le vent qui frôle les lilas.
Vers l'initiatrice aux mains souples et roses
Il lève un long regard reconnaissant et las.

Leurs sens rêvent ainsi, lourds de fatigue heureuse ;
Mais rompant à demi leur extase amoureuse,
Comme pour étouffer un cri qui veut jaillir,

Florise sent son cœur pâlir dans sa poitrine,
Et déroband soudain son visage, devine
Que son trop jeune amant la contemple vieillir !

99
AUTOMNE

Comme ce soir d'octobre, anxieux et puissant,
Qu'empourpre de sa mort, splendeur désespérée,
Le plus royal soleil de la saison dorée,
Voluptueusement dans mon âme descend!

O fureur des baisers! Jets de flamme et de sang!
Rouges lèvres que mord une bouche égarée/
Derniers cris de la chair misérable et sacrée/
Votre ivresse est pareille au ciel éblouissant!

Hélas! Novembre approche en sa robe fanée :
L'automne de l'amour, l'automne de l'année
Se mêlent dans mon cœur à l'automne du jour!

90
Et voici qu'apparaît, long voilée, à son tour,
Dans le sentier de brume et de feuilles froissées,
La Résignation aux paupières baissées.

101
ORGUEIL

Le vin de ton baiser, cette nuit, est si fort
Que son ivresse en moi verse une rouge envie :
Veux-tu que ma mémoire, ~~ainsi qu'un long accord,~~ à la tienna asservie
Chante à travers le temps ~~à la tienna asservie?~~ ainsi qu'un long accord

Lançons, défi célèbre, au néant qui l'épie,
Un trépas dont la pourpre éblouisse le sort...
Cessons de vivre afin d'éterniser ta vie...
Notre amour triomphant terrassera la Mort!

Si bien qu'un soir de Mai, dans la saison des roses,
Nous ressusciterons entre les lèvres roses
Des vierges à venir et des amants nouveaux;

92
Et nous aimant en eux, pareils à des dieux calmes,
Nous irons nous asseoir, sous l'éloge des palmes,
Vêtus d'or et de flamme au fond de leurs cerveaux!

A UNE ENFANT

Ton âme simple et fraîche est comme une rivière
Qui chante doucement sous des arbres épais
La promesse de l'ombre et l'espoir de la paix
Aux grands cœurs fatigués d'amour et de lumière,

Qui présage un bonheur très vague et très lointain,
Des serments échangés dans l'herbe des prairies
Et qui pleure tout bas le cresson et le thym
Que ses flots ont baisés sur des berges fleuries.

34
=

74

Rencontre

75

Quel étrange pays, tête aux boucles rebelles!
M'évoques-tu pour ma douleur et pour ma joie?
Sans nous connaître, hélas! ne sommes-nous pas frères?
Comme moi, tu naquis, là-bas, en Chimérisie....

Je reconnais le cher parfum de fleur sauvage
Que le vent de la mer me soufflait aux narines,
Et sur ton front doré par la vaine astre oblique
Je baise en souvenir le hâle de mon rêve.

Tes rétines ont vu ce que j'ai vu moi-même:
Elles en sont, comme les miennes, éblouies
Et le lugubre ciel de l'œil les offense....

J'entends ma voix d'autant trembler dans tes paroles
Et parfois je crois voir ma pâle destinée
Qui soudain vient vers moi du fond de tes prunelles.

76

27

SOMMEIL

La bouche humide encore des baisers échangés,
Ton jeune cœur gonflé d'ineffables délices,
Déliant ton étreinte amoureuse, tu glisses
Dans un sommeil de fleur, plein de songes légers.

De sa calme lueur la lampe solitaire
Éclaire étrangement ta frêle nudité.
Mon âme qui te veille, assise à ton côté,
S'étonne et croit surprendre un douloureux mystère.

De son onde invisible et lente, le sommeil
Couvre à longs flots silencieux ton cher visage,
Comme un fleuve nocturne inonde un paysage
Tout palpitant encor de l'adieu du soleil.

73

134

Sur ses genoux lascifs et sur sa hanche aiguë
Coule ! Sur le trésor de son giron doré
Coule, coule, ô sommeil, comme un fleuve sacré,
Sur les ^{deux} illets jumeaux de sa gorge ambiguë/

/;

Coule sur ses cheveux, sur son sein parfumé,
Sur ses lèvres de fruit voluptueux et coule,
Coule à longs flots muets, coule comme une houle
Sur la blonde splendeur de son corps trop aimé!

78
Mais voici que dans l'eau magique où sa chair nue
S'engloutit en tremblant comme un rayon brisé,
Tu fais, au lieu du cher visage tant baisé,
Surgir à mes regards une face inconnue.

O toi qui dors ainsi sur mon lit dévasté/ /!
De l'être que tu fus je vois, hélas ! renaître
Un nouvel être obscur et fermé que peut-être
Eros révélateur n'a pas ensanglanté.

Ah ! quel est donc le Dieu perfide qui se venge
Ainsi d'être offensé par un bonheur trop grand ?
Le souffle égal et pur de ton rêve ignorant
Entre nos cœurs lointains creuse un abîme étrange !

79 - 80

Quelques instants encore, et tu n'es plus à moi !
O mon dernier désir ! pardonne à ma folie !
Je ne veux pas ! Réveille-toi, je t'en supplie !
Je ne veux pas ! Réveille-toi ! Réveille-toi !

81-82

QUAND TU LIRAS CES VERS

Quand tu liras ces vers où coule comme un fleuve
La saignante splendeur d'un soir rose et charnel,
Ton âme comprendra pourquoi mon âme est veuve
Et ton cœur frémira d'un frisson maternel.

Tu pencheras alors sur ma tendresse usée
L'immense charité de ton corps jeune et beau,
Et par toi ma douleur saintement abusée
Glissera de ton lit dans la paix du tombeau.

83

RECONNAISSANCE

Au réveil, j'ai voulu revoir, ô ma maîtresse !
Dans la clarté divine et l'azur du printemps,
La clairière où, la nuit, sous les rameaux flottants,
Mes lèvres ont connu ta première caresse.

Le matin aux yeux frais rayonnait de tendresse :
Tout me parlait de toi sous les cieux palpitants ;
L'âme errante des fleurs me semblait, par instants,
De l'odeur de ta chair parfumer son ivresse !

Et te louant d'avoir par ta grâce rendu
A celui qui l'avait depuis longtemps perdu
Dans un stérile orgueil le bonheur de la force,

Poussé sans le savoir par un élan secret
Vers l'arbre le plus beau de la belle forêt,
D'un cœur reconnaissant j'ai baisé son écorce !

84

SON PRÉDICTION

87
Tu fais bien de dresser si haut ta mâle tête,
Enfant! L'orgueil est beau qui nous égale aux Dieux!
Pour ton âpre printemps la vie est une fête
Dont tu gardes l'éclat réflété dans tes yeux!

O jeune et blond chasseur aux prunelles farouches!
Comme un sceptre royal portant ta volonté,
Tu fais bien de cueillir sur les plus belles bouches
Les baisers éperdus qui flattent ta fierté!

Sans te livrer jamais à celle qui se livre,
Bois la terre et le ciel dans le vin qui t'enivre!
— Un jour, tu sentiras, sous les regards moqueurs,

96
Méprisé par l'amour que ta force méprise,
Battre dans ta poitrine incrédule et surprise
Un pauvre cœur humain pareil aux autres cœurs!

87
MATIN D'ÉTÉ

Dans la paix du matin j'entends des voix lointaines
Plus fraîches que le frais gazon,
Plus douces que le rire humide des fontaines,
Des voix de songe et d'horizon.

A votre appel, ô voix! m'évadant de mon âme,
Je vole vers vous sans regret...
Le soleil a posé sa couronne de flamme
Sur le front vert de la forêt.

Et tout ce que je fus n'est plus qu'une aile sombre,
Qui disparaît dans la clarté,
Et mon cœur nouveau-né s'épanouit à l'ombre,
A l'ombre des roses d'été.

88

Rien n'était tout à l'heure : à présent tout commence

Mon sang est un fleuve vermeil !

O vain bruit de ma vie ! entrez dans le silence !

Vous, ma gloire ! dans le soleil !

Et toi, mon dernier rêve et ma dernière ivresse !

Jeune bouche au baiser fervent !

Désormais ne sois plus qu'une vague caresse

Éparse dans l'onde et le vent !

Tout luit autour de moi sous la lumière blonde

Que je bois comme une liqueur,

Et gorgé de soleil, je sens le cœur du monde

Battre à coups profonds dans mon cœur

89

Poèmes anciens et nouveaux

15

90

Poèmes anciens et nouveaux

1911

91

LA PEUR DU VOYAGE

Sous le pont suspendu qui coupe en deux le soir,
A travers le fracas, les feux et les fumées,
Je regarde passer, les ~~lignes~~ allumées, /glaces
Un train vertigineux, comme un vaste éclair noir,

De tunnel en tunnel de grands fanaux simulent,
Dans la rapidité de leurs scintillements,
Un jet éparpillé de roses diamants
D'émeraudes en flamme et de rubis qui brûlent.

Sous leur clarté bougeante obscurément reluit
Le sinistre réseau des rails dans les ténèbres,
Pareils à des chemins rigides et funèbres
Vers les gueules de l'ombre et l'horreur de la nuit.

92

Le ciel est orageux et l'atmosphère lourde;
Le télégraphe pleure et tourmente ses fils;
Et les convois ont pris d'inquiétants profils
Œillés lugubrement d'une lanterne sourde.

Il monte jusqu'à moi d'âcres exhalaisons
De houille, de goudron, de bitume et de soufre
Qui suggèrent en foule à mon esprit qui souffre
De lucides climats et de fiers horizons.

La distance et l'espace ont d'étranges musiques,
Grêles comme un soupir du vent dans les roseaux,
Vibrantes comme un vol de nocturnes oiseaux,
Douce comme la voix lointaine des phtisiques.

Ces fanaux, ces relents, ce décor solennel,
Le sifflement aigu de ces locomotives,
Cet immense horizon, ces musiques plaintives
Chantent la volupté du voyage éternel.

C'est là-bas que j'irai, ô mon âme blessée!
Découvrir un pays d'où je suis exilé;
Et ce vague désir, comme un cristal fêlé,
Enigmatiquement tinte dans ma pensée.

Comme le souvenir d'un monde antérieur,
Je subis le pouvoir de ces noms nostalgiques
Dont l'euphonie emplit de visions magiques
Le songe lumineux de l'œil intérieur.

O mes fleurs d'Allemagne, Heidelberg et Coblenze! /f
O mon rêve d'étude et de sérénité!
Ne m'attendez-vous pas dans l'or des soirs d'été /s
Quand l'odeur des tilleuls parfume le silence?

Il existe en Norvège un beau golfe gelé
Où le soleil d'hiver rit sur la neige rose,
Pareil au pur reflet d'une invisible rose
Sur la froide clarté d'un lys inviolé.

Je devine en Écosse un lac plein de mystère
Qui renverse la nuit dans des flots étoilés,
Où semblent s'échanger de longs regards voilés
Entre les yeux du ciel et les yeux de la terre.

Et je sais à Stratford des bois shakespeariens,
Où les cygnes pensifs sur les eaux taciturnes
S'imaginent revoir dans les blancheurs nocturnes
Le fantôme appâli des cygnes anciens.

93

M'évader! M'enivrer du vent, de la distance!
— Vertige de la mer, du gaz, de la vapeur!
Oh! ce désir m'obsède et cependant j'ai peur
D'abandonner enfin cette morne existence.

Je suis sourd aux appels qui m'assiègent en chœur;
Je ne secourrai pas la morne accoutumance:
J'ai peur de l'horizon, de l'étendue immense,
Car le monde est trop grand pour contenir mon cœur!

Je sais que par delà les heures révolues,
Notre image s'éteint dans les yeux résignés;
Que le nom fugitif des pâles éloignés
Ne vibre pas longtemps sur les lèvres élues;

Que les doux souvenirs du fantôme aboli,
A travers le parfum des alcoves heureuses,
Comme un effeuillement de roses douloureuses,
S'éparsément au vent dans la paix de l'oubli.

Mourir dans les esprits, et se survivre encore!
Autour des êtres chers pareils à des tombeaux
Veiller funèbrement ainsi que des flambeaux,
Et pleurer dans le deuil de la nuit sans aurore!

94

Expirer sur l'amour comme sur une croix
Qui ne se souvient plus qu'elle porte un martyr,
Expirer dans un mot glacial, dans un rire,
Dans ce qui meurt de nous le plus tôt, dans la voix!

O voix! Bouvreuil blessé qui chante au fond des âmes!
O voix! Timbre magique où rêve un infini!
O voix! Suprême appel laissé par le banni!
Vous vous taisez trop tôt dans l'oreille des femmes!

O voix! Murmure étrange et doux du gouffre humain!
Grève obscure de l'être, où des syllabes vagues
Montent lugubrement avec le bruit des vagues,
Si je quitte ces lieux, vous vous taisez demain!

Absence, nuit soudaine! Absence, mort vivante!
Méduse de l'espace aux cheveux effrayants!
Je ne puis soutenir tes longs regards béants
Sans que ma faible chair ne hurle d'épouvante!

95-96

APPEL CRÉPUSCULAIRE

Démon! Obscur démon qui du fond de mon être
Bandais ma volonté vers un but ignoré!
Ne romps plus le silence où mon cœur est entré! —
L'automne de la vie est doux qui me pénètre!

Vois ce soleil couchant — c'est mon dernier, peut-être! —
Se plonger tout sanglant dans son gouffre doré!
Je veux avoir ma part de délire sacré,
Aimer, je veux aimer avant de disparaître!

Mais j'ai beau me boucher les oreilles, ta voix
Dominatrice et rauque, ô démon d'autrefois!
M'appelle encore, hélas! vers la lutte lointaine...

Il le faut : je renonce à mon lâche repos.
Mais aide-moi du moins à jeter sur mon dos
Mon lourd manteau d'orgueil à doublure de haine!

SOIR

Léchés par les flammes obliques
D'un large soleil ~~de~~ cadent, / *déclinant*
S'estompent dans leur nimbe ardent
Les horizons mélancoliques.

Le ciel laisse, au couchant malsain,
Saigner une exhalaison rouge
Comme la fenêtre d'un bouge,
Ou le rêve d'un assassin.

Les monts retiennent à leurs crêtes
Un flambant vestige pareil
Au revers d'un manteau vermeil
Attiré par des mains secrètes.

700

C'est l'heure des rayons défunts,
Des cadavériques lumières
Traînant, dans les ombres premières,
Des relents, comme les parfums ;

L'heure des clartés suggestives,
Où l'humide voix des crapauds
Imite, à travers le repos,
Le cristal des flûtes plaintives ;

Où le crépuscule se peint
De cruelles couleurs stridentes,
Et de teintes correspondantes
Aux dissonances de Chopin ;

L'heure où l'œil s'hallucine à suivre
Les pesants nuages vineux
Jetant un écho lumineux,
De pourpre, d'orange et de cuivre.

Puis enfin, sur le noir décor
Une lueur triste s'allonge
Et dans l'air ému se prolonge
Comme un lointain appel de cor.

Et bientôt l'ombre coutumière,
Effaçant le bruit des carmins,
Ravit aux flaques des chemins
Le souvenir de la lumière.

Alors les reflets tourmentés,
Dans les profondeurs vespérales,
S'exhalent ainsi que des râles
Et de grands hoquets de clartés.

Et soudain, sur cette agonie
De rauques et fausses couleurs,
La Lune, en fluides pâleurs,
Verse sa laiteuse harmonie.

Et ses subtils rayons tremblants
Endorment, dans la paix nocturne,
Le paysage taciturne
Sous de très doux arpèges blancs.

101

102

SENTIMENTALISME

101
Jamais je n'ai pu croire aux larmes des artistes,
Quand ils pleurent la Femme et le goût des baisers :
Aux douceurs du mensonge ils se sont abusés ;
Les plus sentimentals sont les plus égoïstes. /s

Si parfois leurs esprits, comme les parodistes,
S'éprennent du paillon qui les a déguisés,
C'est afin de mirer leurs traits adonisés
Dans les miroirs de l'âme, hypocrites et tristes.

704
Et quand je vous entends, ô violons maudits !
Communiquer la soif des mauvais Paradis
A la race crédule et simple qui vous aime,

Je ressens un désir de briser l'instrument,
Et de crier soudain : « Détournez-vous, il ment :
Ce n'est qu'un Amati qui s'écoute lui-même. »

VARIATIONS SUR UN VIEIL AIR

III

105
Tristesse, voici
Que pleure la pluie...
Où donc est l'afini?... / enfiée
Loin, bien loin d'ici.

Loin du jour transi,
Coin du ciel de suie... / l
Mon âme s'ennuie /
Il y pleut aussi.

Je voudrais écrire
Et faire sourire
Les mots... vains efforts!

106
Plus rien qui s'allume :
Tous les mots sont morts.
Prête-moi ta plume / !

VARRATIONS SUR UN AIR

II

102

Mon âme a saigné
Comme un soir d'automne;
Mon amour s'étonne
De s'être indigné.

Le ciel résigné,
Triste et monotone
A le rêve atone
D'un cœur dédaigné.

Douceur éphémère!
Sois femme et sois mère!
Je prie à ton seuil.

Ma tendresse est morte,
Ma vie est en deuil
Ouvre-moi la porte!

101

74

MADRIGAL ROUGE

101

Quand je l'ai vue, incendiée
Dans ta robe couleur de feu,
A moi-même j'ai dit adieu,
Et partout je l'ai mendrée.

De toi mon amour est goulé
Mon âme à tes yeux aimantée
De ta rubescence est hantée,
Maudite, qui n'as point voulu!

Depuis que te voilà partie,
Mon tourment s'est encore aigri :
Comme un phtisique j'ai maigri;
Ma joue a des pâleurs d'hostie.

Toujours ton fantôme abhorré,
Dans la nuit de ma décadence,
Sur un rythme douloureux danse,
Comme un grand papillon pourpré.

Celui-là me jette la pierre
Qui n'a connu désir pareil!
Quand on a ~~fixé~~ le soleil *1 Toisé*
On a beau fermer la paupière ::

110
Du spectre rouge éblouissant
Toujours la prunelle est battue...
Il faudra qu'enfin je te tue :
Je ne vois partout que du sang!!

101
LE VIEUX STEEN

Triste, se regardant mourir dans la rivière,
Où s'ouvrent à demi des yeux verts et glacés,
L'ancien Steen agonise, et ses pignons lassés
Sous les baisers du soir tremblent dans la lumière.

Rose mystérieuse et pâle, une verrière
Songe aux rayons en fleurs des soleils trépassés,
Et le fier souvenir des grands cœurs éclipsés
Sanglote vaguement dans l'âme de la pierre.

Au fond des caveaux sourds, pleins d'ombre et de regrets,
Murmurent on ne sait quels tragiques secrets
A jamais endormis sous les dalles funèbres ;

Et la lourde terreur des arceaux vermoulus
Écoute longuement les siècles révolus
Se parler à voix basse au milieu des ténèbres.

112

113

AGAR

Le ciel immense et rond, où l'orbé éblouissant
Du soleil aboli laisse une rouge tache,
Et sur l'ombre du soir brusquement se détache,
Semble un œil noir et fou qui s'injecte de sang.

Une étrange clarté / ~~fausse comme un mensonge~~
Une lumière aiguë et méchante apparaît
Au dessus de la vague et lointaine forêt
Qui s'éploie, — absorbée en la vapeur d'un songe.

Les rochers allongés dans un stupide ennui,
Comme un hideux troupeau de chimères géantes,
Ouvrent des trous pareils à des gueules béantes,
Aboyant à l'horreur muette de la nuit.

de haine et de mensonge,

Le paysage pâle et sombre a l'air d'attendre;
Et, sous la paix subite et lugubre du vent,
S'alanguit au travers d'un silence vivant,
D'un silence que seule une âme sait entendre,

D'un silence orageux, qui voudrait se muer
En de rauques clameurs et des appels farouches,
D'un silence où l'on sent de douloureuses bouches,
Des lèvres à jamais aphones remuer.

Fuyant devant Sara, femme du patriarche,
Soudain la concubine Agar, jaune de fiel,
Sur la lividité sympathique du ciel,
Surgit, les bras ouverts, — comme une croix qui marche!

114

SONNET D'AURORE

Aube des jours d'hiver / voici que tu découpes // /v
Le brouillard matinal de tes fins ciseaux d'or,
Et que tu fais neiger, sur la ville qui dort,
Les nuages fondus en gris flocons d'étoupes.

S'élançant des bas-fonds creusés en entonnoir,
Que la sueur du sol baigne de ses buées,
Les clochers / d'un seul jet / portent / dans les nuées // /v /v /v /v
Leur cagoule de pierre et leur capuchon noir.

Les carillons bavards tombent dans le silence
Sur la paix monacale et sur la somnolence
De Louvain qui s'écrase en sa rigidité ;

Le vieux gardien saint Pierre émerge de la brume,
Le chef branlant, le dos voûté, toussant son rhume,
Secouant son trousseau de clefs sur la cité.

715

716

SOLITUDE

Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux
Qui, rouges de mon sang et roses de mon rêve,
M'ont laissé triste et seul, deux fois seul, sur la grève.

Tout rouges de mon sang, tout roses de mon rêve,
Et doux du tremblement maternel des berceaux,
Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux

Qui, doux du tremblement maternel des berceaux,
Tendres de la chanson du rouet des aïeules,
Sont entrés dans le ciel et l'infini des eaux.

Tendres de la chanson du rouet des aïeules,
Ils sont entrés, là-bas, dans le ciel plein d'oiseaux,
Me laissant seul à l'heure où les grèves sont seules.

717

718

118
Dans un ciel ignoré, plein d'astres et d'oiseaux,
Tout rouges de mon sang, tout roses de mon rêve,
Ils ont fui, me laissant triste et seul sur la grève;

Et je garde à jamais leur balancement doux,
Leurs voiles dans le vent et leur caresse aux vagues,
Et leur désir du monde au fond de mes yeux fous,

Eux qui, devant l'ennui des cieus mornes et vagues,
Avec leur rêve ardent au fond de mes yeux fous,
M'ont laissé seul de moi, seul de toi, seul de nous!

SOIR D'OCTOBRE

119
O soirs agonisants d'automne! O bois rouillés
Où dorment des parfums perfides et mouillés!
O charme qui fais mal! O poignante amertume
Du soleil trépassé dont la clarté posthume
Rêve dans les marais comme un long souvenir!
O troublante beauté de ce qui va finir!
Mystérieux aimant des saisons douloureuses!
Vous m'avez suggéré d'étranges amoureuses
Qui, lentes, deux à deux, et se donnant les mains,
D'une mystique odeur d'invisibles jasmins
Embaumant à jamais le songe de mes songes,
Dans la forêt stellaire et pleine de mensonges,
Voluptueusement passent près de mon cœur.
Voici venir à moi l'inoubliable cœur.
120
On croirait voir, au fond d'un nocturne prestige,
Des nymphéas en fleur qui glissent sur leur tige,

120

Dans un ruissellement de lune et d'infini ;
Et leurs grands yeux plaintifs, comme un miroir terni,
Retiennent une aveugle et lointaine lumière.
Voici, voici venir à moi, dans la clairière,
Les princesses d'antan que célébra Villon
Par sa tendre ballade, à travers un sillon
Adorablement bleu de gloire et de légende.
Reines des Iles d'or et de Brocéliande,
Voici venir Yseult, Viviane, et leur voix
Douce et farouche emplit l'âme éparse des bois,
Semblable en sa langueur aux chansons étouffées
Que dans un puits magique exhameraient des fées.
Leurs simarres de moire, où, pareils à des yeux,
Regardent fixement des bijoux précieux,
Luisent sur le gazon comme un pâle incendie.
Voici, dans un éclair blafard de tragédie,
Spectrales, et gardant, sous les dais triomphaux,
La sinistre rougeur des soudains échafauds
Sur la lividité de leur nuque coupée,
Où l'ironie atroce et froide de l'épée,
Parodiant ainsi leur luxe éblouissant,
Simule un long collier de rubis et de sang,
Les voici, deux à deux, Cenci, Boleyn, Marie
Stuart, à qui la mort a donné pour patrie

121

Les cœurs silencieux où rêve le passé,
Et Marie-Antoinette, et ce cygne blessé
Qui chante pour toujours dans mon âme, Lamballé,
Lys altier brusquement pourpré, rose fatale
Dont le supplice est beau comme un effeuillement,
Qui marche la dernière, et ferme étrangement,
Douce comme un reflet de neige dans les vagues,
A travers la lueur d'opale de ses bagues,
Sous le geste pensif de ses frêles doigts blancs,
Ses yeux surnaturels aux longs regards tremblants,
Qui, dans la nuit première, et l'azur plein de voiles,
Avant d'être des yeux ont été des étoiles!

1293

MUNDUS MULIEBRIS

Vous ne parlez jamais, Poètes, de vos mères :
Leur souvenir s'efface en votre éternité,
Quand il vous suffirait d'un seul mot de clarté
Pour ravir à la nuit ces ombres éphémères.

Et c'est d'elles pourtant, non des femmes amères,
Que vous avez reçu votre muliébrité;
Et si près de leur âme elles vous ont porté
Que vous leur avez pris le besoin des chimères.

1294

L'odeur spirituelle et molle de leur sein,
Les airs qu'elles chantaient jadis au clavecin
Ont imprégné vos chairs de leurs mélancolies.

Vous avez aspiré dans leurs yeux épuisés,
Dans la vibration de leurs lèvres pâlies,
Le goût de la tristesse et la soif des baisers.

A MAX WALLER

1295

Je compare ton livre aux Jardins allemands
Où résonnent, l'été, des musiques plaintives,
Dont la tendresse verse, en phrases suggestives,
Une humide lumière à l'œil bleu des amants.

Ils regardent couler, dans les arbres dormants
Qui furent les témoins des choses primitives,
Comme un fleuve étoilé les nuits contemplatives,
Et la lune glissante éclairer leurs serments.

Ils écoutent, les mains chastement enlacées,
Un orchestre lointain commenter leurs pensées,
Douxment inquiets du plaisir d'être seuls;

1296

Et leur âme marie, en ce bonheur physique
Émané de l'amour, du soir, de la musique,
Les échos de Weber au parfum des tilleuls.

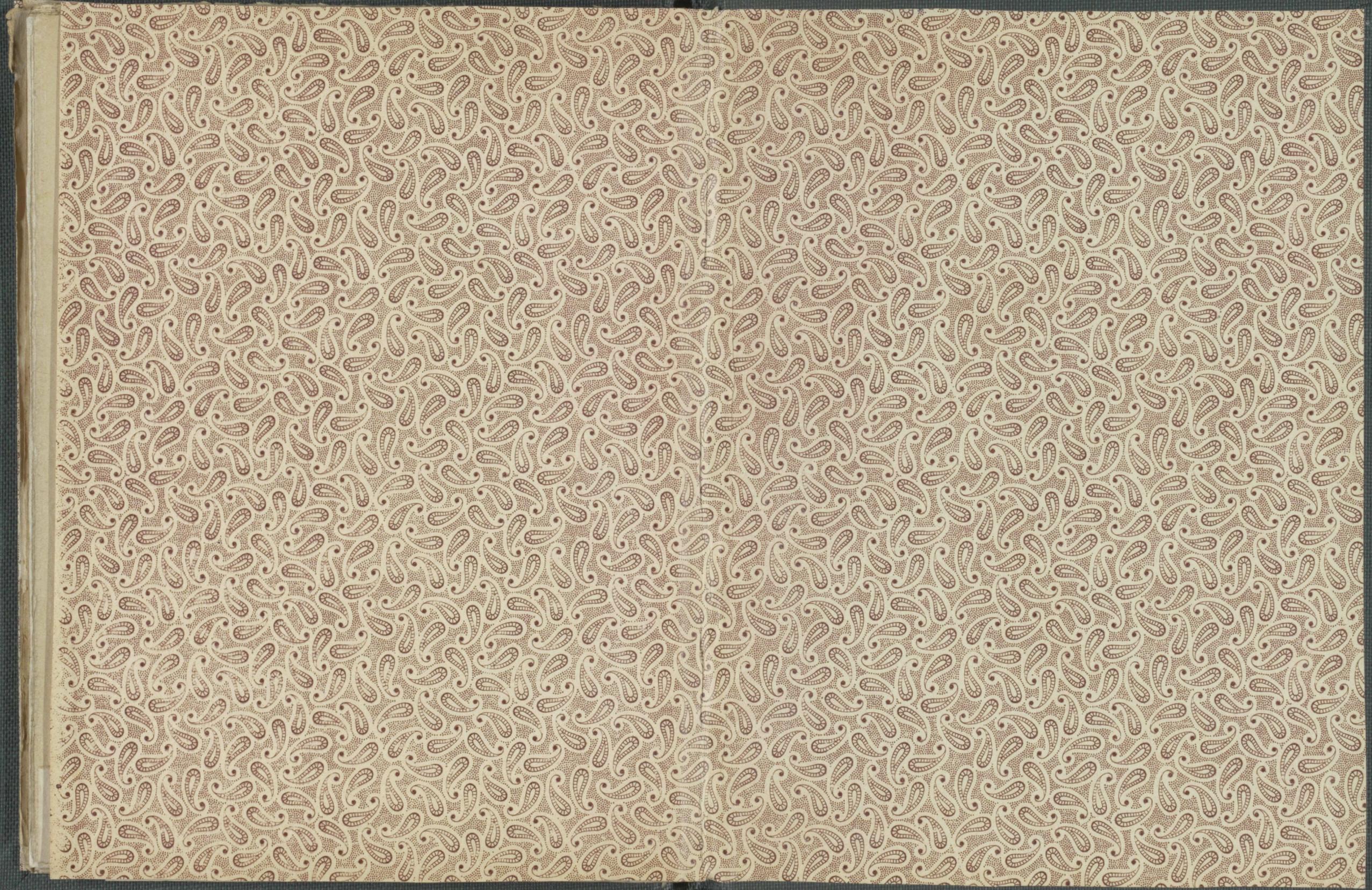
INQUISITION

1297
J'interroge votre âme, ô vous tous, fiers esprits,
Poètes dont un rêve obscur est le cilice,
Vous qui portez en vous votre propre supplice,
Et qui sauf de vos pairs végétez incompris!

Et sur l'un d'entre vous si je m'étais mépris,
Si l'un de vous osait brocanter le calice,
Pour s'entendre applaudir par la plèbe complice,
Il me révélerait les charmes du mépris.

1298
Avec une infernale et douce patience,
Je le suivrais partout comme une conscience
Pour l'asperger du sang héroïque des Dieux;

Et toujours, au milieu de son arithmétique,
Il sentirait braqué sur sa face hérétique
Le rire dédaigneux et calme de mes yeux!



ML

AOR